



PORTRAIT

Vie de véto: l'urgence de soigner, écouter, veiller

Jehanne Bergé | journaliste
Gaëlle Henkens | photojournaliste

Paliseul, mardi 19 novembre. 8h15. Le vent et la pluie balaient les forêts de hêtres et les champs de céréales. Comme tous les matins, Florin Meijer gare sa voiture rue d'Offagne, derrière la croix bleue du centre vétérinaire *Curamed*. Erik, copropriétaire du cabinet, se trouve déjà sur place. Ce quadragénaire d'origine flamande est installé en Wallonie depuis plus de quinze ans. « J'ai vu sur notre groupe Telegram que tu avais eu plusieurs interventions cette nuit », lui glisse Florin. Il rigole : « C'est comme ça, on est là pour ça ! »

Spécialisés dans « les grands animaux », lui et son associé Christophe, ainsi que leurs collaborateurs Antoine et Florin, font partie des 98 vétérinaires ruraux de la Province de Luxembourg, soit, selon les derniers chiffres, seulement quatre vétérinaires pour 10.000 bovins¹. Une forte pénurie qui alerte tout le secteur :

fermiers, politiques, mais surtout les vétérinaires eux-mêmes qui supportent le poids du travail sans fin. Et ce particulièrement durant la pleine saison, celle des vêlages de Blanc Bleu Belge (BBB)², autrement dit des césariennes. « Suite à la sélection des gènes pour produire plus et mieux, les vaches ne peuvent plus mettre bas naturellement et les césariennes ne peuvent être réalisées que par des vétérinaires. Le grand public ne s'en rend pas forcément compte, mais nous représentons vraiment un maillon de la filière viandeuse ! », explique Florin en s'installant dans la salle de réunion. [...]

« On se rend compte qu'il ne s'agit pas nécessairement de quitter le monde humain pour aller dans d'autres mondes (animal ou naturel) mais plutôt de prendre conscience que, dans notre monde humain, nous avons également relation à des non-humains »

Catherine Larrère, 2012

¹ Province de Luxembourg, « Plan d'actions provincial de lutte contre la pénurie de vétérinaires », <https://province.luxembourg.be/actualites/plan-actions-provincial-lutte-contre-la-penurie-veterinaires>.

² À relire : « Élevage wallon : le BBB en baisse (-9,3 %), les races alternatives en hausse », <https://tchak.be/index.php/2020/09/28/le-blanc-bleu-belge-bbb-en-baisse-vaches-rustiques-races-alternatives-en-hausse/>.

Écouter, la tête dans les vaches

En attendant le coup de fil qui dictera la prochaine mission, la véto de 30 ans se prépare un thé et revient sur son parcours. « Je viens d'Anvers. À la fin de mes études, j'ai travaillé en France, surtout à soigner des Charolaises. J'ai fait le choix de la Province de Luxembourg en 2022 parce que j'avais encore envie de travailler en pleine nature avec les vaches, tout en me rapprochant de ma famille. Elle continue : J'ai trouvé un emploi hyper rapidement. En fait, je n'ai même jamais dû faire de CV tellement la demande est importante. Ici, ils ont cherché un vétérinaire pendant un an et demi avant que j'arrive ! La plupart des jeunes ne veulent plus du rural, c'est trop dur. »

10h20, le téléphone sonne. « C'est pour une césarienne », lance Erik depuis l'entrebâillement de la porte. Au volant de sa jeep, Florin encode l'adresse dans son GPS. La voix robotique la guide en néerlandais jusqu'à la ferme de Monsieur L.. Le portique en tôle de l'étable claque sous la tempête. La vétérinaire entre, armée de sa caisse à césarienne : du désinfectant, des seringues, des rasoirs, des essuie-tout, des médicaments. Attachée, la vache, le ventre gonflé, attend patiemment.

« Je n'ai qu'une vingtaine de bêtes. Je suis un vieux fermier... Mes parents étaient déjà agriculteurs. La première césarienne qu'il y a eu à Carlsbourg, c'était chez nous il y a 60 ans ! Mais à l'époque c'était dangereux, on n'avait pas les antibiotiques d'aujourd'hui ! » En écoutant Monsieur L., Florin enfle une cape en plastique et des gants. « On y va ? Vous avez préparé de l'eau chaude ? » Après avoir endormi la vache, dans un seau, elle verse du Dreft, « rien de plus savonnant », pour laver la zone à opérer. « Et maintenant je vais raser les poils puis ouvrir à la lame pour aller chercher l'utérus. »

Le liquide amniotique coule sur les bottes de Florin. Le fermier lui tend une corde qu'elle noue aux pattes du veau. Un, deux, trois... Ils tirent et le voilà sorti. La vétérinaire dépose le nouveau-né un peu plus loin sur la paille propre.

« Je vérifie qu'il n'y a pas de deuxième veau. Et maintenant, vite, je dois recoudre l'utérus et remettre toute la matrice en place, puis suturer. » Tandis qu'elle enchaîne les gestes, la tête dans l'abdomen de la vache, Monsieur L., lui, continue de partager ses souvenirs.

- « J'ai eu une vache qui a eu huit césariennes ! »
- « Mais ça, ce n'est pas un cadeau pour nous les vétérinaires parce que les cicatrices rendent à chaque fois la peau plus dure. Moi, j'ai d'ailleurs eu besoin d'une opération du canal carpien à force de coudre. »
- « Vous êtes un peu comme une cordonnière, mais du vivant... »
- « Voilà, c'est fini. Je vais encore juste lui installer des épingles pour éviter que l'utérus ne sorte. »

Avant de quitter le fermier, Florin jette la cape usagée, se lave les mains, remet ses lunettes droites et embarque sa caisse. « À bientôt ! », salue Monsieur L. en la regardant s'en aller sous la pluie.

Le collectif pour ne pas se tuer à la tâche

Déjà midi. Retour au cabinet. « Parfois je ne mange pas de la journée, mais si j'ai du temps, autant en profiter. » Devant un bol de soupe, elle raconte : « J'étais une enfant curieuse et créative. Aujourd'hui, je suis heureuse d'effectuer un travail qui me demande d'utiliser mes mains et mon cerveau. En fait, ce que je préfère dans ce métier, c'est le lien. On est là pour soigner les animaux, mais on est aussi là pour les humains. À force de les côtoyer pour les vêlages, on devient à moitié les psys des fermiers. »

Erik revient de mission, il saisit les mots de sa collaboratrice au vol et ajoute : « C'est vrai que Florin est connue pour être une bonne oreille. Moi, je garde un peu plus de distance, c'est leur vie privée et puis, j'ai déjà assez de tracas comme ça. »



Le vétérinaire pointe le caractère inconfortable de sa position : « Il y a encore eu un suicide d'agriculteur à quelques kilomètres d'ici l'autre jour. Si tu sais que l'un a des problèmes financiers ou familiaux, ce n'est pas facile de lui courir après en disant "il faut me payer" et puis le revoir deux heures plus tard pour une nouvelle césarienne... » Florin acquiesce : « Pour moi, c'est plus simple parce que je soigne leurs animaux, mais je n'ai pas de transaction financière avec eux, je facture mes actes à Erik et Christophe ».

Un système qui contribue probablement à la protéger du risque d'abandon de carrière... En effet, selon l'Union professionnelle des vétérinaires, 40 % des jeunes quittent le métier dans les trois premières années. En cause : un manque de formations dans les domaines extramédicaux, tels que la gestion d'entreprise, le management et la communication avec les clients. « Le collectif, ça aide à tenir bon. Il était hors de question que je travaille seule. » Erik abonde dans son sens : « Ensemble, on peut partager les gardes, discuter des cas. Être le seul responsable 24h/24, ce serait bien trop lourd psychologiquement. »

4h12. La sonnerie du smartphone retentit. Une césarienne. Florin enfle sa polaire, ses bottes et repart. De nuit, assistée par l'éleveur, elle entame l'opération.

S'ils s'accordent sur la nécessité du collectif, les quinze années qui séparent Florin de son « chef » Erik marquent un tournant générationnel. Bien consciente des risques accrus de burn-out, voire de suicides qui sont nombreux dans la profession, pour elle comme pour beaucoup de jeunes, fini de se tuer à la tâche. Avant de signer son contrat chez Curamed, la vétérinaire a imposé ses conditions en réduisant son temps de garde à maximum deux jours par semaine et deux week-ends par mois.

Les maladies, les reprises, les confidences

13h26, l'écran de son téléphone clignote. « On a créé un groupe en ligne sur la messagerie Telegram, comme ça on est tous les quatre au courant de qui part où et pour faire quoi. Ce sont Erik et Christophe qui prennent les appels et dispatchent les missions. Là, je suis attendue pour des échographies. » [...]



« C'est vrai que Florin est connue pour être une bonne oreille. Moi, je garde un peu plus de distance », explique Erik, son collègue.

« J'ai beaucoup de respect pour leur travail »

L'après-midi passe à la vitesse de l'éclair. Les missions – surtout des césariennes – s'enchaînent. À chaque ferme, sa petite histoire. Monsieur G., dont la nièce fait des études de vétérinaire : « Elle a envie de reprendre l'exploitation, je suis très fier d'elle. » Monsieur M., au regard de poète, auprès de qui Florin s'enquiert de son projet théâtral avec la troupe du village. « Alors la pièce, tu joues quel personnage ? » « Ils m'ont donné le rôle du flamand, je suis le seul à en côtoyer : toi et Erik », rigole-t-il. Monsieur G., dont un des moutons a fait une indigestion. « Il s'est empiffré de graines, il fallait le dégonfler ! » Celui avec qui les fermiers du coin voudraient « caser » Florin. « Il est jeune et célibataire, ça fait jaser. C'est "L'amour est dans le pré" version locale », pouffe-t-elle au volant.

20h05, sur la route vers une dernière mission avant une pause, elle souffle : « J'ai beaucoup de respect pour les agriculteurs. Les gens ne savent plus d'où vient la nourriture et ne se rendent pas compte du travail de dingue que ça demande. » Elle continue : « J'ai longtemps été végétarienne. Je n'en parle pas trop aux éleveurs pour ne pas les confronter. Bien sûr qu'on est dans un système d'exploitation agricole, mais on ne peut pas nourrir le monde qu'avec des légumes. La seule manière de sortir de la logique de la rentabilité maximale serait d'augmenter le prix de vente. »

Dans son étable, Monsieur J. l'accueille pour une césarienne. Ce soir, il a envie de se confier : « Des burgers ou du poulet, il n'y a plus que ça dans les restos aujourd'hui. À ce rythme-là, dans dix ans, plus personne ne mangera de BBB, il n'y aura plus besoin de vétérinaire. Toi aussi Florin, tu vas perdre ton boulot ! Dans tous les villages, il y avait des fermes ; maintenant à la place qu'est-ce qu'on trouve ? Des sapins de Noël, qu'on traite avec les produits phyto qui tuent la terre... Et nous, on nous emmerde avec le titane ! » [...]

Trente minutes de route plus tard, Florin est accueillie par Monsieur H., la petite quarantaine. « L'exploitation est à mon père, il a 78 ans. Moi, je travaille dans la télécommunication mais, avec ce temps, je ne suis pas parti poser la fibre chez les gens. Je suis venu lui donner un coup de pouce. » Lubrifiant en main, la vétérinaire entre dans l'étable pour faire pénétrer sa caméra portable dans le rectum des vaches. « On appelle ça "fouiller", ça permet de sentir l'utérus et la taille du veau. Comme pour nous, la gestation des bovins dure 9 mois. »

Grâce aux échographies, l'éleveur pourra mieux planifier ses vêlages. « Le taureau les a sautées il y a plusieurs mois, mais cette année le nombre de fécondations est anormalement bas. Saleté de langue bleue..., s'énervé Monsieur H. Le virus a impacté la fertilité des animaux. Ça a été terrible, il y a eu beaucoup de pertes, de veaux mort-nés. L'équarrissage ne pouvait plus suivre », se souvient Florin³.

Ici, chaque vache porte un nom. « Celle-là, c'est Gamine », sourit le fermier marqueur en main prêt à tracer sur son flanc un grand V pour « vide ». « On les nourrit pour la reproduction. Sans veau, c'est un peu comme si on avait travaillé pour rien pendant un an, voire trois ans si

c'est une génisse... » Florin lui redonne la foi : « Ah, dans celle-ci je sens déjà les pattes. »

La confiance établie, elle le questionne sur l'avenir de la ferme. « Je ne sais pas encore si je vais reprendre, je ne pense pas. C'est délicat, l'agriculture, en ce moment... S'ils signent le traité Mercosur, on est cuits. »

« À bientôt pour les vêlages ! », clame Florin avant de rejoindre son habitat et de soupirer : « J'essaie de rester positive pour faire bonne figure, mais c'est vraiment compliqué. J'entends beaucoup de fermiers qui sont obligés de revendre les terrains pour les sapins de Noël, faute de repreneurs. C'est triste. »

³ En 2023 et 2024, le virus transmis par des piqûres d'insectes a été détecté dans plus de 3.500 foyers. On estime qu'environ 11.000 ovins et 6.000 bovins en sont morts.

Une femme dans un monde d'hommes

20h45. Il est temps de rentrer avant d'enchaîner avec la garde de nuit. Sur la route, Florin reçoit un appel de sa mère, inquiète de ne pas avoir réussi à la joindre plus tôt. « Tu es encore en train de travailler ? » « Bah oui maman, tu sais ce que c'est. Mais là j'en ai pour vingt minutes avant d'arriver chez moi, je t'écoute ! »

La voilà enfin chez elle. La jeune femme loue une petite maison à quelques pas de la gare de Bertrix où elle vit avec ses deux chats. Dans sa bibliothèque, des romans, des photos, des objets d'art. « J'adore les animaux, mais j'ai aussi d'autres intérêts, comme la culture. C'est pour ça que j'ai besoin d'avoir des soirées à moi, pour aller voir des spectacles ou des films. »

En réchauffant sa lasagne, elle se livre : « J'aimerais bien avoir des enfants un jour. Pour l'instant, j'ai du mal à imaginer mon quotidien en fonction des horaires d'école, mais il y a des solutions à tout. Et puis, j'avoue que c'est parfois compliqué de rencontrer quelqu'un quand tu fais de longues journées. Pour une femme, ça reste socialement moins accepté de beaucoup travailler... »

Sans le vouloir, Florin œuvre à déconstruire les stéréotypes. Contrairement à la profession de médecine vétérinaire pour petits animaux qui compte une majorité de femmes, le soin aux animaux de ferme reste un domaine très masculin⁴. « Pour certains fermiers, j'étais la première femme vétérinaire de leur vie. » Et qui dit minorité, dit risques de sexisme renforcé.

Si Florin a déjà subi des avances déplacées, c'est surtout la remise en question de ses compétences qu'elle expérimente. « Parfois je sens que les fermiers me testent, en me laissant par exemple porter le veau seule sur une longue

distance. C'est un peu agaçant, mais je ne le prends pas personnellement. Et puis, c'est en dépassant les a priori qu'on va de l'avant. »

Ce qui la tend en revanche, c'est le côté parfois un peu viriliste de cet entre-soi masculin. « Beaucoup de vétérinaires ne demandent pas de lier les pattes des vaches pendant la césarienne. Un fermier m'a dit une fois "oh, t'as peur des vaches". Je crains surtout de perdre mon revenu si je me prends un coup, oui ! Et ça, le fait d'être une femme n'y change rien ! »

Son repas terminé, Florin soupire et s'étire : « Bon, ce n'est pas tout ça, mais je suis de garde : il faut que je me repose tant que c'est possible. » 22 h, elle file se coucher, téléphone sur l'oreiller.

La vie, la mort

04h12, la sonnerie du smartphone retentit. Une césarienne. Florin enfle sa polaire, ses bottes et repart. Direction Saint-Hubert. Dans la voiture, elle monte le son de la musique électro et avale une petite compote en berlingot. « Ça m'aide à bien me réveiller. »

Dans la brume de la nuit froide se dessinent les bâtiments d'une très grande exploitation : plus de 1.000 vaches. Un chien aboie. Monsieur M., la quarantaine, apporte des seaux d'eau chaude.

- « Je suis ton premier client de la nuit ? »
- « Oui ! J'ai de la chance, j'ai déjà pu dormir six heures. »
- « Moi, c'est six heures quand il n'y a pas de vêlage, sinon c'est quatre. Et parfois, ce sont des nuits blanches. »

En quelques gestes chirurgicaux, Florin sort le veau que le chien s'empresse de venir lécher.

Issu d'une lignée d'éleveurs depuis plusieurs générations, Monsieur M. se montre lui aussi inquiet pour l'avenir. « J'aime mon métier, mais c'est dur physiquement. Et puis quand on a des pertes de bêtes, il faut du caractère... Je n'arrête jamais, je ne suis jamais parti en vacances ! »

Tandis que la vétérinaire termine de recoudre la vache, il remballé les seaux : « Bon, je vais aller prendre mon petit déjeuner – café tartine –, une demi-heure au fauteuil et puis la journée va commencer avec la traite à six heures ».

Florin, elle, enchaîne avec une autre césarienne de nuit avant de continuer sa journée comme si de rien n'était, le teint frais et l'humeur joyeuse. « J'ai l'habitude, et je résiste bien à la fatigue ! »

10h06. Une mission urgente : un veau très mal en point. Vite, elle encode l'adresse dans son GPS. « Je le connais bien ce fermier, il a des chevaux et des poneys. J'ai emmené mes neveux chez lui il y a quelques jours. » Au bord du chemin, l'éleveur l'attend, l'air préoccupé. « Je l'ai retrouvé coincé dans un fil électrique. » La vétérinaire enfonce son thermomètre dans le rectum de l'animal : « "Low". Ce n'est pas bien : ça veut dire que c'est en dessous de 35. Il a les oreilles et le museau froid. Je vais lui donner un peu de cortisone et de glucose par baxter. Il faut de l'eau chaude ! » Le fermier court en chercher.

En l'attendant, elle caresse l'animal au regard fixe et au corps secoué par des spasmes. Le fermier revient chargé de seaux et de couvertures. Pour dédramatiser la situation, Florin change de sujet et lui confie que ses neveux ont beaucoup aimé son manège. « Je m'y connais mieux en chevaux. Je n'ai qu'une cinquantaine de vaches. Je viens seulement de reprendre cette exploitation pour mon fils qui veut travailler à la ferme un jour. » Accroupi face au veau en souffrance, il lâche : « Ça me fait mal à la panse. Je les aime, mes bêtes ! »

La vétérinaire remballé ses affaires. « Bon, je vous appellerai du cabinet cette après-midi pour prendre des nouvelles », lance-t-elle avant de reprendre le volant. Dans sa voiture, elle murmure : « Moi aussi, ça me serre le cœur. Mais en dehors des vêlages, je ne vois que des animaux malades, donc ce n'est pas possible d'être triste tout le temps. Mon métier, c'est à la fois donner la vie et côtoyer la mort. »

Florin Meijer tourne le volume du lecteur audio et continue sa route. ●

Dans sa voiture, dont la fonction s'apparente aussi à celle d'un bureau, Florin passe ses appels professionnels, privés, encode les données, note, programme les rendez-vous.



Des pistes d'actions pour encourager les étudiants au « rural »

Pour répondre à la pénurie de médecins vétérinaires en milieu rural, la faculté de Médecine vétérinaire de l'ULiège introduira à partir de la rentrée 2025 un stage obligatoire en milieu rural destiné aux étudiants en troisième année de bachelier. La faculté va aussi lancer le projet EVE : Étudiants – Vétérinaires – Éleveurs. Concrètement, les étudiants, accompagnés de leurs encadrants, se rendront dans les exploitations agricoles de la Province de Luxembourg pour apporter leur aide aux vétérinaires et aux éleveurs.

⁴ À ce propos : Coralie Bouyer, *Perception de la femme docteur vétérinaire en zones rurales*, mémoire de fin d'études, 2023, <https://dumas.ccsd.cnrs.fr/DUMAS/dumas-04511555v1>.